



LES INFOS EN ONT FAIT LEURS CHOUX GRAS TOUTE LA JOURNÉE. Il faut dire qu'une averse de neige au début de l'été, ce n'est pas courant sous nos latitudes. Alors forcément, il y a eu des embouteillages monstres. Imaginez ! Non, vous ne pouvez pas. 1270 km de voitures collées les unes aux autres au plus fort de l'épisode neigeux, c'est un record, du jamais vu pour un premier juillet, jour du grand départ, celui où se jettent dans un même élan des millions d'automobilistes sur les routes des vacances. Personne évidemment n'avait pensé

à s'équiper de pneus neige ou emporté de chaînes. Il faut reconnaître que les équipements hivernaux début juillet...

Mais, comme le firent remarquer les journalistes météo de toutes les chaînes télévisées et radiophoniques : de la neige début juillet, ce n'est pas impossible ! Rarissime, certes, mais possible. À l'aide de graphiques, de courbes et de photographies d'archives, ils expliquèrent aux interlocués et aux sceptiques que les statistiques n'étaient pas exemptes d'exemples de ce genre. Mais, sur la route des plages, les forçats du kilomètre lancé boulot-maison-vacances pensaient à autre chose qu'à un remonte-pente ou à un vin chaud. Ils s'imaginaient plutôt à la plage devant un pastis bien mérité après une journée de farniente. Comme souvent, les plus heureux furent les gosses qui en profitèrent pour fabriquer d'étonnants bonhommes de neige, rebaptisés en bonhommes d'été pour l'occasion, décorés de serviettes de bain, de chapeaux et de lunettes de soleil. Du jamais vu en juillet.

Et puis, de la même façon qu'après la pluie vient le beau temps, et parce que la nature fait bien les choses, la neige a fondu comme elle était tombée : les bonhommes d'été se liquéfièrent en quelques heures. Deux jours plus tard, plus personne n'y pensait, les lieux de villégiature étaient bondés, les grills solaires du sud et de l'ouest tournaient à plein régime, la mer débordait de bipèdes enjoués et bruyants, l'eau embaumait la crème solaire et les poissons, à l'odorat particulièrement sensible, confrontés à cette invasion saisonnière désagréable, rejoignirent des eaux plus paisibles.

Du jour au lendemain, plus personne n'évoqua l'épisode neigeux à part les viticulteurs installés au nord de la Loire qui recensaient les dommages subis. Les assureurs allaient revoir leurs tarifs à la hausse, comme à chaque fois. La production viticole serait réduite et le millésime de médiocre qualité. L'été passa, on oublia l'incident. L'automne qui suivit s'avéra clément bien

qu'un peu plus court que d'ordinaire. Vers la fin septembre, les arbres se parèrent soudainement de couleurs flamboyantes : des camaïeux de bruns, de rouges, d'ocres, de roses et de jaunes... Un été indien. Une nouveauté. On était encore bien.

L'hiver suivant fut particulièrement rigoureux avec des températures en dessous des si célèbres et assommantes normales saisonnières. Les spécialistes du petit écran et de la radio, toujours statistiques en mains, vidéo gags et images d'archives à l'appui, déclarèrent en chœur qu'il ne s'agissait là que d'un vrai hiver bien froid. Il y eut beaucoup de neige en plaine. Trop. Au-dessus des normales saisonnières, avec leurs cortèges d'embouteillages, de glissades, de carambolages et de constats. On déplora l'incapacité des services de l'équipement à gérer l'aléa climatique, on fustigea ceux dont les prévisions faisaient le yoyo et semblaient fantasques. Les assurances annoncèrent qu'elles allaient revoir leurs tarifs, à la hausse, évidemment.

L'hiver s'étira jusqu'en avril, cédant difficilement la place à un printemps maussade particulièrement pluvieux, émaillés de coups de gel tardifs qui s'avérèrent meurtriers pour la végétation. Les fruitiers grillèrent pour la plupart, les paysans firent jouer leurs assurances lesquelles déclarèrent aussitôt qu'elles allaient revoir leurs tarifs... à la hausse, bien sûr. Noël n'avait pas été au balcon et Pâques s'était passé aux tisons : il faudrait revoir le dicton.

Lorsque vint enfin le temps de l'été, les masses laborieuses harassées et blafardes levèrent unanimement la tête en direction du ciel en se demandant si le soleil et la chaleur seraient au rendez-vous. En d'autres temps, plongé dans l'incertitude climatique, on aurait convoqué l'oracle qui aurait farfouillé dans les entrailles d'un pauvre poulet, ou bien interrogé un chaman qui aurait renversé sur le sol un gobelet rempli de runes. L'avantage de ceux-là, comparés aux météorologues, c'est qu'ils laissent une place à l'inconstance des dieux.

Il plut beaucoup cet été-là. Les gouttières percèrent, les toitures furent, les rivières inondèrent, les vacanciers râlerent et les assurances renâclèrent à rembourser : elles allaient revoir leurs tarifs, à la hausse, comme toujours.

Ce qui se passa en France, on le vit aussi à Athènes, à Ankara, à Riyad, à Nairobi, à Djibouti, à Antananarivo, à Sydney, à Rangoon, à Rio, à Mexicali, à Tunis... et bien ailleurs. On vit même le sommet du Kilimandjaro retrouver ses neiges éternelles : bon ! pas grand-chose, mais quand même, ça se devinait d'un peu loin.

Des hommes de science intrigués par tant de facéties climatiques se penchèrent sur le cas : sautes d'humeur éphémères ou bien... ? Ces pionniers recensèrent les sources de données relatives aux températures, aux précipitations, aux évaporations, aux albédos, aux nébulosités, aux insolation, aux pressions – hautes et basses –, aux vitesses des vents de basses, moyennes et hautes altitudes, les mêmes choses pour les eaux océaniques et continentales... Ils amassèrent ainsi des téraoctets de relevés qu'ils additionnèrent, multiplièrent, divisèrent, élevèrent au carré de la racine cubique, poussèrent au logarithme, puis ils dérivèrent et torturèrent



en tous sens les nombres, qu'ils fussent réels ou imaginaires, équationnèrent à une, deux ou trois inconnues afin d'en tirer des conclusions valables. On alla jusqu'à la sixième décimale, davantage aurait coûté un trop cher, de peur d'être accusés de négligence ou de parti-pris militant. À voir comme ça, ces chercheurs semblaient être des types sérieux: pas que des jeunes ou des Nimbus. Mais ils dérangeaient la majorité de leurs confrères qui se gaussaient d'eux et dénigraient leur travail sans avoir pour autant d'avis clairs et précis sur la question. On les qualifia de bidouilleurs de statistiques, de marginaux en mal de notoriété, de sales petits pilleurs de budgets. En fait, on s'inquiétait beaucoup de l'effet mode qu'allait susciter le sujet. Les comités de lecture des plus prestigieuses revues de l'establishment refusèrent systématiquement leurs articles. Alors, ces Cassandre d'une ère nouvelle se tournèrent vers des magazines de vulgarisation, lesquels, flairant la bonne aubaine, affichèrent en première de leurs couvertures, qui à l'horizontale, qui à la verticale, qui en travers, qui en rouge, qui en noir, qui en vert, qui en bleu des bandeaux plus accrocheurs les uns que les autres: "Coup de froid sur la planète?", "Vers une nouvelle ère glaciaire?", "Climat! Faut-il s'alarmer?", "Une météo en trompe-l'œil.", "Crise climatique: le coup de bluff du siècle.", "Avis de tempête chez les climatologues...", "À qui la faute?", jusqu'à "Apocalypse, le début?", "Colère climatique, colère Divine?", ou encore "Climat: pourquoi vous cache-t-on la vérité?"... Les rotatives tournaient à plein régime sans pour autant réussir à réchauffer l'atmosphère des rédactions qui restait au froid fixe. Le débat fit fureur, on s'invectiva, on s'insulta, on fit le coup de poing une fois ou deux d'autant plus que les deux années qui suivirent furent... normales avec des hivers hivernaux, mais sans plus, des printemps printaniers, mais sans plus, des étés estivaux et des automnes automnaux, mais sans plus. Fausse alerte. Les gazettes, voyant leurs ventes fondre comme neige au soleil, se trouvèrent *illico* d'autres sujets plus rémunérateurs – il faut bien vivre. Pendant ce temps-là, les assurances, pour faire sérieux, décidèrent dans un élan de solidarité comptable de geler leurs primes. Elles ne reverraient pas leurs tarifs à la baisse.

Puis il y eut, oh! ce rien, ce pas grand-chose, cette anecdote pour ainsi dire: quelques lignes parues dans Géographie Alpine, un peu comme un encart publicitaire entre deux annonces nécrologiques. C'était le résumé d'un modeste travail de recherche réalisé en partenariat entre le Laboratoire de Géographie des montagnes de Nice et celui de Glaciologie de Patagonie centrale. Il s'agissait d'une analyse comparative sur l'évolution des paysages de la Mer de Glace et ceux du glacier d'Upsala, tous deux affectés du même syndrome régressif dit de Chioné durant les cinquante dernières années, soit une langue glaciaire blanchâtre et atrophiée au fond d'une gorge évasée et noirâtre. Un travail ordinaire si ce n'était la conclusion à laquelle il aboutissait: lors des dix années écoulées, les deux appareils linguaux avaient épaissi d'environ un demi-mètre et s'étaient allongés respectivement de quinze et de dix-huit mètres! Pas de quoi se verser un sérac dans un verre à whisky. Le genre d'article auquel personne ne fait finalement attention et qui produit inévitablement la remarque suivante: "Mais à quoi passent donc leur temps les chercheurs?" En même temps, plus au nord, dans les Andes, le Chacaltaya (Bolivie) pour être précis, des alpinistes découvrirent un semblant de glace persistante là où on n'en avait plus vu depuis trente ans. Plus intrigant encore, sur la nouvelle campagne d'imagerie radar satellitaire des zones polaires, il fut prouvé, sans aucune ambiguïté possible, que les glaciers antarctiques avaient

réduit leur vitesse d'écoulement et qu'au nord, la banquise arctique, pour la première fois depuis une éternité, s'était reformée superficiellement sur une centaine de kilomètres carrés pendant deux mois ! Pas de quoi réintroduire l'ours blanc quand même, ni réinstaller une colonie d'Inuits en urgence. Autant d'indices qui, mis bout à bout, firent penser à certains que ce pourrait être, avec toutes les précautions de langage qui s'imposent et les réserves scientifiques qui en découlent, le début d'un refroidissement planétaire. "Un refroidissement ?", "Froid, froid ou bien juste un petit rhume ?", "La faute à quoi et à qui ?", "Pourquoi ?", "Comment ?", "À quelle vitesse ?", "Si vite ?", "Qui est concerné ?", "Tout le monde !", "C'est la merde alors..."

Il n'en fallut pas plus pour que le débat soit relancé et que la dispute fasse rage entre tenants et opposants de la thèse du refroidissement qui commençait à échauffer les esprits.

Et si c'était vrai ? avait demandé un jeune écolier à un journaliste qui était venu faire un reportage sur le respect de la chaîne du froid dans les cantines scolaires. Désarçonné, le reporter lui avait répondu :

– Vrai ? Quoi ?

– Eh ben que ça se refroidit dehors ?

– Je ne sais pas, lui répondit l'homme.

– Pa'ce que, enchaîna le morveux – il en avait au nez – si c'est vrai, on aura plus besoin des congélateurs, on mettra toute la nourriture dans la cour, dans une grande armoire grillagée parc'que sinon les zanimaux y viendront tout manger. Comme ça, ça restera zélé tout le temps et y aura plus de problèmes à la cantine. On s'ra plus jamais malade.



Au-delà de cette question pratique, le fond du problème restait entier : "Est-ce que quelques flocons tombés ici et là une année en plein été, des glaciers qui tirent mieux la langue et une banquise retrouvée peuvent être considérés comme les prémices d'une apocalypse glaciale, le retour de Rahan, l'Âge de glace 6, dix volumes de plus à la saga "Les Enfants de la Terre" de J. Auel ?

C'est que ces glaciers qui se reforment, cette banquise qui fige un peu de cet océan glacial arctique, el Niño qui fait des siennes, ces pluies plus abondantes, ces gelées de plus en plus tardives ou précoces, les vignobles qui peinent comme jamais vu depuis un demi-siècle, cela pose question. Il y a encore quelques hirondelles mais plus de printemps. Alors ? Alors, les mêmes hurluberlus qui furent la risée de la communauté scientifique décrétèrent l'état d'urgence et décidèrent de prendre les choses en mains, de manière informelle puisqu'ils n'avaient pas d'argent pour se financer, pas de laboratoires pour étudier, pas de revue pour être publiés. Jamais à court d'idées, ils inventèrent la CMERP 0.01, CMERP pour Conférence Mondiale d'Évaluation du Refroidissement Planétaire) et 0.01 parce que ce serait la première d'une longue série devant

mener, selon ses fondateurs, à la version 1.0, celle où toutes les nations se retrouveraient pour discuter du problème et prendre les décisions qui s'imposaient. La CMERP 0.01 se tint dans une salle de cours d'une université canadienne dont personne ne retiendra jamais le nom, en tout cas pas avant qu'un historien, s'il en venait l'idée à l'un quelconque d'entre eux, ne décide de retracer pas à pas le déroulement de ce lamentable épisode de l'histoire de l'humanité. On se rencontra donc, on se congratula comme toujours, on but un pot d'accueil au cours duquel on échangea des badges et des hypothèses, puis en séance on exposa des méthodes de travail, on rédigea des conventions de collaboration (en prenant soin de spécifier qui était initiateur, qui était associé, pour une question de notoriété et de droits d'auteurs semblerait-il), on décida de publier un manifeste, on échafauda des projets de financement, on réfléchit à une taxe frigorie, à des méthodes de sensibilisation du grand public, aux actions à mener auprès des autorités. À la clôture, on se fixa rendez-vous pour l'année suivante : même date, autre labo (pour ne pas donner l'impression de tirer la couverture à soi), autre lieu (pour ne pas donner non plus l'impression d'être à la botte d'une quelconque puissance). Pour être honnête, la CMERP 0.01 ne fit pas plus d'effet à l'humanité que cette première neige tombée un premier juillet dix ans plus tôt.

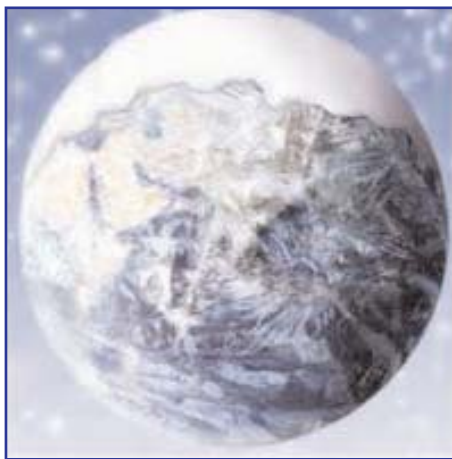
Mais, comme il a déjà été dit, la nature fait bien les choses. Une nouvelle série de chutes de neige, comme rarement on en avait vu à la fin d'un hiver, convainquit du sérieux du problème. Il fallut fermer la plupart des stations de ski qui, privées de leur manne touristique, se retournèrent vers leurs assureurs pour éponger les pertes d'exploitation subies. Les assureurs reçurent les représentants de la profession glacialement, les ministères s'en mêlèrent, on finit par trouver un compromis. Les indemnités étaient gigantesques : les assurances paieraient, mais elles prévinaient qu'elles allaient revoir leurs barèmes, à la hausse, une sorte de réflexe pavlovien.

Et puis, et puis *bis repetita* en juillet de l'année suivante. Cette fois, la perturbation neigeuse balaya généreusement le pays de part en part. La veille, le ciel n'était pas dégagé et le thermomètre affichait gaillardement huit degrés, ce qui, pour un quasi solstice d'été pouvait surprendre. Au petit matin, on frôla les négatives et la neige se mit à tomber dru ! Mus par cet instinct irréprouvable qui les pousse à migrer comme des oies, les vacanciers s'engouffrèrent quand même sur les autoroutes, par habitude sans doute, l'espoir rivé au cœur, le doute planté dans la cervelle, en se disant que peut-être là-bas, plus au sud... Aucun ne fut déçu : sur deux semaines, ils en passèrent la moitié à queuter dans leurs voitures dans un sens et idem au retour. Cette fois-ci, les innocents aux mains pleines d'engelures ne firent pas de bonshommes de neige. Ils jurèrent plus fort que leurs aînés et promirent sur la tête de leurs géniteurs qu'ils n'en feraient plus jamais, jamais, jamais. "Ras-le-bol, marre !" Ils hurlaient et geignaient derrière les vitres couvertes de givre : ils voulaient du soleil, du soleil, du SOLEIL!!!

Les autorités, ceux d'en haut qui nous gouvernent et qui disent aux scientifiques comment interpréter politiquement correctement les données que des milliers de capteurs recueillent jour après jour, s'étonnèrent :

– "De la neige en juin soit ! Des gelées matinales... passe encore, mais en zone tempérée hémisphère nord, en plein mois de juillet...", "Nous devons rassurer la population", "Ne peut-on commander un peu de beau temps au Pape ?", "Subir une neige d'été sans rien faire, ce n'est pas





bon pour l'indice de confiance", "Et cette conférence CMERP x.x quelque chose, il n'y aurait rien à en tirer?", "Le climat se refroidirait?", "C'est une blague, non?", "Non", "Ah! C'est embêtant ça.", "À qui ça peut profiter?", "Ils sont vraiment sérieux ces gens-là, au CERP?", "Plus que nos chercheurs du CNRS, du CEA, de Météo France, du MIT, du CALTECH, d'Oxford, de la polytechnique de Zurich?", "Et les Chinois, qu'est-ce qu'ils disent?", "Que c'est une désinformation de l'occident...", "Et les Américains?", "Que c'est un coup monté entre Russes et Chinois pour affaiblir l'Amérique!",

"Ils sont cons, non?", "Oui", "L'Europe? Non, c'est vrai, elle ne dit rien, il ne faut froisser personne.", "Les Anglais?", "Coincés sur leur île, comme d'habitude...", "Cette neige et ce temps pourri, ça risque de durer longtemps?", "On ne sait pas, il est déjà arrivé qu'il y ait des bizarreries climatiques très courtes et que tout revienne à la normale au bout de quelques années.", "C'est intéressant ça. Alors on pourrait donc ne rien faire, prendre patience, attendre que ça se passe et repartir comme avant!"

Finalement, la CMERP 1.0 a eu lieu. Quinze ans après le premier coup de semonce anodin d'un été ordinaire. Aujourd'hui, c'est l'ouverture de la dix-septième édition. Elle se tient à Arles, en France. Des blocs de glace gros comme des maisons charriés par les eaux tumultueuses du Rhône. La presse a qualifié la rencontre de décisive. Il serait temps: la banquise a retrouvé ses contours des années cinquante – mais on n'a pas pu y réimplanter d'ours blancs, l'espèce s'est éteinte il y a dix ans –, le Grand Nord canadien et sibérien est recouvert d'une épaisse couche de glace, Anchorage a été évacuée, Vancouver et Québec sont menacées, Ushuaïa n'est plus qu'un souvenir congelé, l'inlandsis nord européen avance d'une quinzaine de kilomètres par an, des glaciers ont commencé à coiffer les sommets du Massif Central, de l'Eifel, de l'Oural, la Mer de glace s'étend à perte de vue, le niveau des mers baisse, on a vu les Fidji réapparaître.

La terre ne frissonne plus, elle tremble d'une fièvre étrange, de celle que le froid déclenche, violente, spasmodique. Fatale? On dit que c'est la réunion de la dernière chance, qu'il y aurait des solutions pour sauver la planète, qu'on peut le faire, qu'il est encore temps. Ce serait surtout une question de volonté, de sagesse, de lucidité aussi. Il va falloir faire des sacrifices. Ah! Des sacrifices: en voilà un mot méchant. Faire des sacrifices?

Qui? Pourquoi? Pourquoi moi? Comment? Pour quelle raison? Pour quel avantage? Pour combien de désavantages? Au bénéfice de qui? D'eux? Ceux-là? Jamais! Pas toujours les mêmes! Que va-t-on faire de tous ces gens du nord? Ça va nous rapporter combien? On est déjà bien assez nombreux chez nous! Oui, mais chez nous ça sera tout gelé bientôt! Rien à foutre! Fallait y penser avant! Comment nourrir tout ce monde-là? Le rationnement sera inévitable! Il faudra fixer des quotas par pays d'accueil! On ne peut pas recevoir toute la misère de

l'Occident? C'est certain! Et si on ne veut pas? On vous y forcera! Ce sera la guerre alors? S'il le faut, oui. De toute façon, ceux qui pourraient nous recevoir, au sud, ils n'ont jamais rien su faire de leurs terres, on va leur montrer comment s'y prendre. On se refait une petite colonisation? Nous avons l'avantage de la technologie, nous avons toujours été les plus forts! C'est possible mais nous, nous avons l'avantage du nombre, on vous rejetera à la glace d'où vous viendrez! Par Dieu! Par Allah! Par Jéhovah! Par Vishnou! Par tous les Dieux, nom de Dieu!

Il n'y jamais eu de CMERP 21. Le temps que tout le monde ne s'entende pas, la Terre s'est entièrement recouverte d'un magnifique linceul blanc qui a mis toutes les nations d'accord, excepté le Zelandia, un havre de paix équatorial épargné par les glaces auquel seule une multitude d'espèces animales a eu accès. Cela pourrait durer cent mille ans, le temps nécessaire pour tout effacer, pour racler le sol jusqu'à la roche saine, réduire en poussière toute trace de l'Anthropoabsurdicène et repartir du bon pied, cette fois.

Ah!, au fait, les compagnies d'assurance ont fait faillite.

